



Alain Badiou pointe les périls du sarkozisme

Un philosophe contre le président

Entre avril et juin 2007, le philosophe français a donné une série de conférences à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm sur la campagne présidentielle alors en cours. Elles ont été réunies dans un petit livre intitulé De quoi Sarkozy est-il le nom ?, où le penseur assimile le président au pétainisme.

Extraits.

« [...] la venue de ce dont Sarkozy est le nom, vous la ressentez comme un coup que cette chose vous porte, la chose probablement immonde dont le petit Sarkozy est le serviteur. » (p. 28).

« Il faut reconnaître à Sarkozy une profonde connaissance de la subjectivité des rats. Il les attire avec virtuosité. Peut-être a-t-il été rat lui-même ? En 1995, quand, trop pressé d'en venir aux choses ministérielles sérieuses, il a trahi Chirac pour Balladur ? En tout cas, trouvant les usages d'Etat de la psychologie du rat, il mérite un nom psychologiquement fameux. Je propose de nommer Nicolas Sarkozy "l'homme aux rats". Oui, c'est juste, c'est mérité. »

« Le rat est celui qui a besoin de se précipiter dans la durée qu'on lui offre, sans être du tout en état de construire une autre durée. » (p. 47)

« Je dis que la subjectivité de masse qui porte Sarkozy au pouvoir, et soutient son action, trouve ses racines inconscientes, historico-nationales, dans le pétainisme. » (p. 103)

« N'avons-nous pas aujourd'hui, comme une répétition misérable de ces graves dépressions historiques que la France s'inflige à elle-même, de nombreux traits de ce genre ?

« D'abord, dans ce type de situation "pétainiste", la capitulation et la servilité se présentent comme invention, révolution et régénération. [...]

« Le deuxième critère du pétainisme, c'est le motif de la "crise", de la "crise morale", qui justifie les mesures prises au nom de la régénération. [...]

« Pour Pétain, les bons étrangers, ceux qui ont mis au pas de façon radicale les fauteurs de crise morale et de décadence – Juifs, communistes, mètèques, intellectuels progressistes, etc. –, ce sont les fascistes. L'Allemagne de Hitler s'est redressée, l'Italie de Mussolini et l'Espagne de Franco se sont redressées, et nous, à l'exemple de ces grands modèles, il faut nous redresser. L'avantage, pour l'Etat salvateur et son chef infatigable, de cette esthétique du modèle (dont nous avons évidemment aujourd'hui des versions misérables), c'est qu'il s'agit d'une reconfiguration passive, qui n'en appelle nullement à l'énergie de ses acteurs. C'est bien tout le rôle des constantes invocations, par nos nouveaux réactionnaires, des remarquables mérites des universités et de l'économie sous Bush, des magnifiques réformes de Blair [...]. » (p. 105-108)

« 1. Le "monde" du capitalisme déchaîné et des démocraties riches est un faux monde. Ne reconnaissant l'unité que des produits et des signes monétaires, il rejette la majorité de l'humanité dans un "autre" » monde dévalué, dont il se sépare par des murailles et par la guerre. En ce sens, aujourd'hui, il n'y a pas de monde.

« 2. Donc, affirmer : "Il y a un seul monde" est un principe d'action, un impératif politique. Ce principe est aussi celui de l'égalité des existences en tout lieu de ce monde unique.

« 3. Le principe de l'existence d'un seul monde ne contredit pas le jeu infini des identités et des différences. » (p. 92)



Affiche de Pétain détournée.